



HAL
open science

De l'usage des téléphones portatifs comme expérience du dédoublement et de l'accélération du temps

Francis Jauréguiberry

► **To cite this version:**

Francis Jauréguiberry. De l'usage des téléphones portatifs comme expérience du dédoublement et de l'accélération du temps. *Technologies de l'information et société*, 1996, 8 (2), pp. 169-187. halshs-00673179

HAL Id: halshs-00673179

<https://shs.hal.science/halshs-00673179v1>

Submitted on 22 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paru dans la revue *Technologies de l'Information et Société*, volume 8, n° 2, 1996, pp. 169-187.

<http://revues.mshparisnord.org/disparues/index.php?id=579>

De l'usage des téléphones portatifs comme expérience du dédoublement et de l'accélération du temps

Francis JAURÉGUIBERRY
SET - CNRS - Université de Pau

Ce qui, au début du siècle, apparaissait comme le privilège de quelques-uns et le rêve de quelques autres est aujourd'hui devenu une banalité : le pouvoir d'être ici et ailleurs en même temps, tout au moins par l'écoute et la parole. En généralisant la simultanéité médiatique, et surtout en lui donnant un caractère tangible, le téléphone et ses dérivés nous ont introduits dans une société d'ubiquité médiatique. Mais, jusqu'à l'apparition des téléphones portatifs, cette ubiquité était singulièrement limitée : les télécommunications ne pouvaient avoir lieu qu'entre des points fixes préalablement définis : bureaux, domiciles et cabines publiques. Au total, il fallait donc se déplacer pour communiquer sans se déplacer... Les téléphones cellulaires portatifs donnent un goût autrement plus corsé à cette ubiquité médiatique. Ils permettent en effet d'être en même temps physiquement là où l'on se trouve et médiatiquement là où l'on veut. C'est la nature de ce « en même temps » qui sera ici questionnée.

La plupart de ce qui suit est tiré du rapport final d'une recherche menée en 1994 auprès de gros utilisateurs du Bi-Bop à Paris et à Strasbourg¹. La méthode employée a été celle de l'intervention sociologique. Celle-ci a consisté à réunir (six fois à Paris et sept fois à Strasbourg) deux groupes d'une dizaine d'usagers durant des séances d'environ deux heures chacune. Le but était, en un premier temps, de faire témoigner ces usagers sur la façon dont ils se servaient du Bi-Bop et sur l'expérience d'ubiquité médiatique qu'il permet. Les sociologues se sont efforcés de provoquer une synergie de témoignages entre les participants : les réflexions d'une personne suscitant par exemple les remarques d'une autre et l'avis d'une troisième. Cette synergie, qui s'opère en principe très vite, est une des richesses de la méthode d'intervention sociologique. Nous avons en effet constaté à maintes reprises que, sans le témoignage d'un des participants repris par un autre, il ne nous serait peut-être pas venu à l'idée de poser telle ou telle question, question se révélant pourtant importante pour la compréhension du sujet.

En un second temps, il s'est agi de passer d'une dynamique de témoignages à un élan de connaissance. Ceci impliquait pour les participants de pouvoir prendre de la distance vis-à-vis de leurs propres pratiques et sentiments. Cette prise de distance a été facilitée par trois données méthodologiques. La première est la durée de l'intervention (3 à 4 mois pour chaque groupe) et le nombre de séances qui permettent aux réflexions de mûrir et aux interprétations de s'esquisser. La seconde est le fait, pour chaque participant, de pouvoir lire, quelques jours avant chaque séance, le texte complet de ce qui s'est dit dans le groupe lors de la séance précédente. À cette fin, toutes les séances sont enregistrées. Les enregistrements sont ensuite décryptés puis dactylographiés, et les textes régulièrement expédiés par courrier à chaque participant. Ce passage, de l'oral à

¹ Cette recherche a été financée par France Telecom. Menée avec la collaboration de François Menard, elle a donné lieu à un rapport: Francis Jauréguiberry, *Une expérience d'ubiquité médiatique. Usages du Bi-Bop à Paris et à Strasbourg*, Paris, CNET, 1994.

l'écrit, offre une indéniable opportunité de prise de distance. Enfin, les sociologues concourent constamment aux efforts de réflexion des groupes par des questions et par le développement d'hypothèses. Chaque séance est préparée en fonction du travail déjà effectué, de la problématique centrale et des hypothèses forgées à partir de la dynamique de connaissance enclenchée.

En un troisième et dernier temps, les sociologues font part aux groupes de leurs résultats d'analyse afin de les faire valider, contester ou amender. La connaissance dégagée, dont une partie va être présentée dans les pages qui suivent, n'est jamais que le récit de ce va-et-vient entre l'énonciation d'hypothèses par les sociologues et leur validation, contestation ou amendement par les participants².

1- Le dédoublement du temps

Comme la plupart des outils technologiques de ce siècle, le téléphone portatif participe d'une lecture utilitariste du progrès qui consiste, dans la perspective qui nous intéresse ici, à faire plus de choses ou mieux dans le même laps de temps. C'est du reste ce que les utilisateurs du téléphone portatif répondent spontanément lorsqu'on les interroge sur l'utilité de cet instrument : le téléphone portatif est avant tout un outil de réaménagement du temps vers sa plus grande rentabilisation. Mais l'originalité de ce réaménagement réside dans le fait qu'il est obtenu non seulement de façon « classique », par la densification du temps grâce à une meilleure organisation des tâches dans leur déroulement et leur succession, mais aussi de façon inédite, par le dédoublement du temps grâce à la superposition simultanée d'un temps médiatique à un temps physique.

Le temps physique « doublé » est en général vacant, interstitiel ou « mal utilisé » selon une logique rentabiliste. Il s'agit par exemple du temps contraint des trajets physiques durant lesquels « on est bloqué à ne rien faire », de celui des attentes dues à une affluence, à un retard ou à un contrordre, mais aussi de celui qui s'avère non conforme, en utilité ou en intensité, à ce que l'on avait projeté. Le téléphone portatif permet de s'extraire de ces temps contraints, « presque morts ». Ou, plus exactement, il offre la possibilité de leur superposer un second temps médiatique, plus utile et donc rentable, sans pour autant « assassiner » totalement (pour rester dans la métaphore) les premiers : on continue de participer — à son volant — à la circulation automobile et on échange simultanément — à son téléphone portatif — des informations avec son secrétariat. Il ne s'agit donc plus simplement de remplacer une occupation par une autre ou d'accélérer leur succession, mais de les superposer simultanément.

Bien sûr, le dédoublement du temps a toujours existé, ne serait-ce que par la faculté que chacun possède de s'abstraire mentalement de l'ici-présent pour se plonger dans des ailleurs par le biais de l'imagination, du rêve ou de la construction intellectuelle. Mais la superposition médiatique permise par les téléphones portatifs conduit à une expérience inédite : il ne s'agit plus d'un dédoublement seulement mental du temps mais aussi sensitif et verbal (par le prolongement artificiel de l'ouïe et de la voix). De nécessairement successifs et spatialement exclusifs l'un de l'autre, l'ici et l'ailleurs se muent en « possibles » simultanés de réseaux qu'il s'agit d'activer et de gérer selon une vision rentabiliste de la réalité.

« Je prends mon exemple : je suis un avocat de terrain et suis donc souvent appelé à aller devant des juridictions. Nous ne décidons jamais, si c'est à 2 h, 4 h ou 5 h de l'après-midi qu'on aura besoin de nous devant une juridiction. Et c'est là qu'il nous faut gérer notre temps, parce qu'au lieu de perdre une heure ou deux heures (ce qui

² Cette intervention sociologique a été doublée par une série de dix interviews individuelles d'utilisateurs de téléphones portatifs (Bi-Bop ou GSM). Toutes des citations apparaissant dans le texte sont issues de la retranscription soit des séances de l'intervention sociologique soit de ces interviews.

nous arrive souvent en attendant une audience), nous pouvons, grâce à cet outil, utiliser ce temps d'attente pour autre chose. »

« C'est vrai que s'encastrier dans un embouteillage une heure ou plus le matin et le soir... on devient fou. Maintenant, avec le GSM, on peut choper quelqu'un au cabinet pour dire "tiens à propos...", ou bien appeler des gens qui bossent déjà. »

« D'un seul coup, la voiture se transforme en bureau, et on peut donner des coups de fil qu'on aurait dû donner plus tard mais qu'on donne tout de suite pour prendre de l'avance. Cette avance permet une reconquête du temps. »

2- La relativisation du déjà prévu

Si le téléphone portatif permet de superposer un temps médiatique rentable à des temps physiques ne l'étant pas, il permet aussi, ce qui est encore mieux, d'éviter parfois ces derniers. Cette économie se fait de façon désormais classique par le remplacement de rencontres physiques (qui nécessitent toujours un temps de déplacement) par des télécommunications (le téléphone portatif ne diffère pas grandement en cela du téléphone fixe), mais aussi de façon inédite par un nouveau mode de gestion de l'urgence qui consiste à modifier précipitamment son emploi du temps en fonction d'informations ou d'aléas de dernière minute.

« Avec ça, on peut changer de programme en cours de route. Ça sert à monter et à démonter son organisation personnelle. Pour récupérer justement le maximum de temps, pour soi-même ou alors professionnellement s'il y en a besoin. »

« Comme je le disais, je suis chauffeur de taxi et, avant d'avoir le GSM, on ne pouvait pas me joindre directement dans la voiture. Il fallait donc que ma femme téléphone à la centrale, et laisse un message. Elle me disait par exemple : "Tu passes me chercher à 7 h". Manque de bol, des patients (elle est médecin) passaient entre temps, et quand j'arrivais à son cabinet à 7 h.. elle sortait et me disait : "Je ne termine pas avant 9 h". Alors moi, pendant ce temps-là, j'avais loupé des courses, j'avais loupé du pognon, et elle, elle n'était pas à l'aise parce qu'elle savait que j'attendais... Avec le GSM, on peut se prévenir immédiatement, ça enlève toute ambiguïté au niveau gestion du temps et toute querelle. Ça améliore l'organisation. »

« Il y a toujours des trucs de dernières minutes qui nous amènent à envisager les choses différemment (...). Avec le Bi-Bop, on peut en faire part et annuler ou déplacer une réunion au dernier moment. »

L'appétence du mieux, doublée de cette nouvelle possibilité de prévenir immédiatement ses interlocuteurs d'un changement de programme, conduit à une logique de l'alternative permanente. Une singulière alchimie apparaît alors, mêlant, en les opposant souvent, désirs et devoirs, raison et sentiments, pouvoir et morale, la pierre philosophale étant en la matière le bon choix absolu : celui qui n'aura aucun arrière-goût de nostalgie... Cette logique de l'alternative, doublée des tensions qu'elle suscite, contribue au renforcement d'un environnement où tout devient potentiellement précaire. Les agendas s'ouvrent quotidiennement sur des futurs dont beaucoup se trouvent transformés, avant même d'avoir existé, en passés antérieurs par un coup de fil de dernière minute³.

³ Si l'on accepte que le déroulement du temps et la croyance en l'avenir sont bien des marques de la modernité (en regard du temps cyclique et des modes de reproduction des communautés traditionnelles), et que les principaux outils de la rationalisation de ce temps ont été la prévision, la planification et l'exactitude, on est en droit de se poser la question de la rationalité du développement de certains modes de réaction à l'urgence et à l'aléatoire. Il n'est en effet pas certain que le passage d'une logique de la planification faisant usage de l'exactitude à une logique de l'opportunité productrice de précarité (par le biais des décisions de "dernière minute" et à court terme) soit synonyme d'extension de la rationalisation de l'existence. Trop de planification et d'exactitude figent sans doute le social au point de freiner la

« Par ce biais-là, cela introduit une notion de précarité de choses qui semblent bien établies au départ. On a des jalons, et puis l'intervention du Bi-Bop permet une certaine amplitude, de changer des choses qui semblaient bien établies. En dernière minute, badaboum, tout s'écroule... D'où une certaine précarité. »

« On jongle tous les jours avec nos emplois du temps, et tout le monde fait pareil. Le GSM, ça permet de rattraper des boules (les heures, les minutes) qui sans lui tomberaient par terre, qui seraient perdues. Mais tout est instable, on sait que ça peut se casser la gueule. C'est l'angoisse du jongleur. »

« Inconsciemment, tant qu'on n'a pas rencontré la personne, on sait qu'un appel peut tout modifier alors qu'avant, c'était beaucoup plus difficile. Ça produit une nervosité inconsciente parce qu'on sait que rien n'est tout à fait sûr. »

3- Le stress de la déconnexion

Le fait de pouvoir rentrer immédiatement en contact avec ses interlocuteurs professionnels, sa famille ou ses amis, contribue sans doute à évacuer une part de stress lié à l'attente. Le témoignage du chauffeur de taxi et de sa femme médecin rapporté ci-dessus en est un bon exemple. Et quel possesseur d'un téléphone portatif n'a pas connu le soulagement de pouvoir prévenir la personne qui l'attend d'un retard dû à un aléa de dernière minute ? Il en va de même pour les dirigeants ou responsables anxieux du bon fonctionnement de leur entreprise ou organisation. En ce sens, le téléphone portatif n'est pas producteur mais soldeur de stress.

« Il y a certainement aussi un rapport à l'angoisse et au fait d'avoir besoin de se calmer... On peut appeler ça des angoisses. Je n'ai pas de connaissances psychologiques particulières, mais je pense que le coup de fil a quand même un effet calmant parce qu'on est plus ou moins nerveux, et on l'est plutôt plus que moins quand on vient de créer une société (...). On a quand même peur de paumer les clients, on a peur de... Et c'est vrai que le coup de fil "Tout va bien ?", "Untel a téléphoné ?", "Il a dit qu'il était content ?", "Dans le dossier Machin la lettre est bien partie ?", c'est vrai que tout ça, ça permet de se rassurer et de calmer ses angoisses. »

« Dès que je sors plus d'une demi-journée, j'ai ce besoin de prendre le pouls de mon entreprise, de savoir si tout va bien. Et là, d'où que je sois, je téléphone. »

« Souvent, en voiture, il y a des idées qui me traversent la tête : et Untel, son truc, où ça en est ? Et au lieu de me stresser comme un malade, je téléphone. Ça m'a peut-être évité des accidents ! »

L'habitude de pouvoir appeler immédiatement, pour se rassurer soi-même ou pour rassurer ses interlocuteurs, se prend très vite. Le téléphone portatif représente alors, selon les propres termes de mes informateurs, un « recours apaisant », un « véritable confort », qui permet de « repousser l'anxiété du dernier moment » et le stress inhérent à un *timing* serré jusqu'ici pratiqué « sans filet ». Mais, en retour — et il s'agit là d'un phénomène inédit — la non-connexion immédiate devient dès lors source de stress ! Ce nouveau stress renvoie à deux types de déconnexions. Le premier est involontaire et lié à une mauvaise couverture hertzienne de la zone, à une panne ou à un oubli du téléphone portatif.

« Il m'arrive de regretter de ne pas pouvoir téléphoner depuis l'avion. Ma voiture m'attend à l'aéroport et elle a le téléphone. Alors, immédiatement, j'appelle mon bureau que je vais pourtant rejoindre pour savoir s'il y a quelque chose qui... Mais dans l'avion, ça me manque ! »

« Je peux vous donner une image : c'est un peu comme l'alcool. Pour un alcoolique, c'est clair que prendre un verre d'alcool, c'est réconfortant. Donc, en gros (et toutes proportions gardées en ce qui concerne la drogue et le travail), quand je ressens le besoin d'appeler et que je peux le faire tout de suite, je me sens mieux. Et quand je ne peux pas, je suis en manque. »

Le second type de déconnexions est volontaire. Le « problème » apparaît parce qu'il est, tout simplement, impossible de rester physiquement tout le temps branché. Même les *golden boys* les plus médiatiquement ubiquitaires, à l'affût permanent de la moindre fluctuation de tel ou tel indice financier autour de la planète, sont obligés, pour le moins, de dormir... Il y a donc un moment où le temps de son insertion physique l'emporte sur le temps dédoublé physique/médiatique, et où il faut donc se déconnecter. Mais le temps physique n'a plus alors « l'innocence » d'antan. L'idée que quelque chose d'important puisse advenir durant le temps de déconnexion devient en effet source d'une tension latente, d'une inquiétude diffuse inédite.

« Maintenant, il faut penser à appuyer sur la touche stop de son téléphone quand on ne veut pas être dérangé, ou penser, quand on entre dans un restaurant, à prendre son boîtier et à enclencher la touche stop. Et ça, ça produit une émotion qui reste ensuite là, sourde. J'ai un peu l'impression qu'il y a une sorte d'inversion dans la production d'angoisse : on se fait peur tout seul, alors qu'il n'y a peut-être pas de raison. »

« Il peut arriver n'importe quoi pendant ce laps de temps où je débranche, comme il peut ne rien arriver... Et ça, ça travaille inconsciemment. Conclusion : ça crée une certaine forme d'anxiété. »

« Autrefois, le stress, c'était au moment de l'annonce, quand on vous apprenait quelque chose de grave. Alors que maintenant il y a un stress d'apprendre quelque chose de potentiellement grave. Ce stress-là naît non pas de l'annonce mais de la possibilité de se couper de l'annonce potentielle. »⁴

4- La distorsion du temps

Le téléphone portatif permet de flirter de plus en plus fréquemment avec le retard. De la même façon que le fax peut « rattraper le temps » après l'heure de la dernière levée du courrier, le téléphone portatif peut conduire à une sorte de distorsion du temps. Par exemple celle qu'induit le fait de prévenir au dernier moment que l'on ne sera pas à l'heure à un rendez-vous parce que bloqué dans un embouteillage. Cette possibilité de « réparer » un retard, avant même qu'il n'existe, relativise le temps et produit imperceptiblement un raccourcissement général des délais : on calcule toujours plus juste sachant que, si ça ne passe pas, il y aura toujours le recours ultime d'un appel urgent pour s'excuser. Ce type d'appel ne devient heureusement pas la règle, mais le raccourcissement des délais, oui.

« Le Bi-Bop, c'est une sécurité. Alors ça permet de prendre des risques avec le temps, de faire des choses en dernière minute que je ne ferais pas sans. C'est un instrument de la fuite en avant où tout s'accélère, ça va encore plus vite. »

« On peut presque tout rattraper au dernier moment. Avant, le "stop, c'est fini" se situait plusieurs heures, voire plusieurs jours avant la prise de décision ou l'action.

⁴ Une autre source de stress, complètement différente et non abordée ici, existe de l'autre côté de la barrière hiérarchique: celui, pour les employés munis par leur entreprise de téléphones portables, du contrôle permanent de leurs activités. Certes, ce peut être pour eux un facteur de sécurité: en cas de problème, il leur est possible de se décharger sur leur hiérarchie du poids d'une décision délicate. Mais cette faculté est ambivalente: elle peut retrancher à la liberté ce qu'elle offre à la sécurité. A tout moment, comme sur une chaîne de fabrication, la hiérarchie peut en effet désormais vérifier le planning, le rentabilité et l'efficacité de l'employé nomade.

Maintenant, avec la vitesse de transmission, on peut agir à moins cinq minutes, moins trente secondes. »

« Le numérique a réduit les délais de réponse. Et plus les délais sont courts, et plus les gens veulent les choses rapidement. C'est vrai que c'est un petit peu une névrose, une maladie quoi. »

Ici réside sans doute un des dangers de cette nouvelle urgence : celui d'y soumettre son mode d'organisation selon une espèce de réflexe de zappeur allant au plus pressé. Le coup de fil a alors priorité sur la personne présente, le fax sur le courrier, et le *beeper* arrête tout, séance tenante. Comme si l'individu ou l'organisation se mettait aux ordres de l'urgence, l'advenant supplantant l'existant. Focalisés sur leurs réactions aux sollicitations immédiates, certains risquent alors de perdre tout pouvoir stratégique au profit de pures tactiques d'adaptation à un environnement qu'ils ne maîtrisent plus. De réfléchis, volontaires et actifs, leurs choix s'exposent à devenir réactifs, aléatoires et improvisés, et ont donc toute chance d'être dépendants des systèmes qui sauront le mieux les bombarder d'informations.

« Je crois qu'à partir du moment où l'on est joignable en permanence et qu'on répond immédiatement, c'est-à-dire qu'on ne diffère pas sa réponse, on se trouve dans une situation où l'on hiérarchise différemment : l'immédiat devient urgent et l'urgent devient prioritaire, alors qu'au fond, ce n'est pas nécessairement le cas. »

« Vous recevez des textes, des choses à faire qui, parce qu'elles passent par le fax, ont une notion d'urgence, alors qu'elles ne sont pas de pures urgences...Le fax, ça vole mon temps. Le client me vole quelque chose s'il m'envoie en urgent quelque chose qui n'est pas urgent. Pour le GSM, c'est pareil : quand on a un appel, on décroche, on se dit que c'est urgent. Et la plupart du temps, c'est pas vraiment urgent. C'est peut-être parce qu'on n'est pas habitué, mais il y a une montée de la fausse urgence. »

« Il y a un glissement de l'urgence du domaine où elle est naturelle à des domaines où elle n'a rien à faire. Tout devient urgent... C'est l'assimilation de la rapidité... Le fait que ce soit rapide provoque le fait que ça devienne urgent. »

5- La contagion de l'urgence

On passe de plus en plus de temps à réagir à l'urgence. L'habitude est d'abord prise au sein de l'activité professionnelle où la rapidité des réponses aux sollicitations du marché devient une règle de survie pour l'entreprise. Les télécommunications sont ici incontournables : à capacités productives égales, c'est celui qui aura le plus d'agilité informationnelle et de rapidité d'intervention qui l'emportera⁵.

L'échange suivant, entre deux membres d'un groupe d'utilisateur du Bi-Bop à Strasbourg, le montre bien :

- *« On a en commun le nombre de concurrents. Si quelqu'un vous appelle pour faire une affaire et que vous n'êtes pas joignable, il prend l'annuaire, et il appelle quelqu'un d'autre qui a la même prestation. Donc, dans ces conditions, il y a une nécessité d'urgence. Moi, les gens qui m'appellent, mes clients, ont vingt autres photographes encodés dans leur téléphone. Si le premier ne répond pas, ils tapent sur la deuxième touche, et voilà...*

- *Je suis désolé, mais si j'ai besoin d'un photographe, mon premier critère, c'est d'avoir affaire à un bon professionnel et je n'ai pas envie que les photographes soient comme les gars dans les westerns, du genre : celui qui décroche le combiné le plus rapidement est le meilleur !*

⁵ Voir par exemple George Stalk: "Le temps: source d'avantage compétitif", in *Harvard-l'Expansion* n° 55, 1989, pp. 97-110.

- *Oui, mais on a des prestations qui sont communes à la plupart des studios. Pour une production courante, on peut en gros s'adresser à n'importe qui. Et là, vous avez de fortes chances de perdre si vous ne répondez pas immédiatement. Or, il se trouve qu'environ 60 % du marché relève de prestations courantes. On ne peut pas se permettre de faire abstraction de l'urgence sur 60 % de chiffre d'affaire. »*

La non-réponse immédiate devient donc discriminante dans un environnement concurrentiel. Par une sorte d'effet de contagion, cette « tyrannie de l'immédiat » s'étend à tous les secteurs de la vie professionnelle au point où ceux qui la refusent risquent de se trouver marginalisés.

« Sur un strict plan professionnel, là, je crois que c'est clair et net : on n'a pas le choix. Se débrancher, ça, c'est pas possible. Sinon on se fait totalement dépasser, parce que les clients qui ne peuvent pas vous joindre, ils se tirent. »

« Prenez le fax. Le fax, il y a eu un moment où c'est devenu impossible de ne pas l'avoir, impossible. Et dans nos professions [libérales], ne pas avoir le GSM, ça devient impossible. »

« C'est vrai que ça va devenir un des critères de sélection. Dans les contrats d'embauche, on vous dira : il faudra que vous soyez joignables 24 h sur 24 h, on vous paie le portable. La connexion permanente va devenir un plus dans la carrière. »

Si la « maladie » se contracte dans l'espace professionnel, elle se transmet aussi dans l'espace privé. Le souci de rentabiliser son temps privé n'est évidemment pas le produit des téléphones portatifs. Il est concomitant de la généralisation des loisirs et se décline selon l'équation : précieux puisque gagné, le temps libre demande à être géré au mieux⁶. Mais le téléphone portable se révèle être un outil d'une efficacité particulièrement redoutable dans cette course à la rentabilité-intensité. Comme au niveau professionnel, il permet par exemple de saisir au vol une opportunité (qui convertie sans autre forme de procès en inopportun ce qui était préalablement prévu)⁷.

La contagion a souvent lieu sous la forme d'une pression insidieuse : on ne pardonne pas à ses amis de n'être pas joignables tout de suite (le répondeur étant en la matière considéré comme un pis-aller) ou, mieux, les amis en question ne se pardonnent pas d'avoir raté quelque chose d'agréable ou de préférable en raison de leur « anachronisme technique ».

« Ce qu'on ne supporte plus, c'est qu'on ne puisse pas contacter les autres immédiatement. Même si on reconnaît que ce n'est pas réellement urgent, on ne sait plus différer. C'est de plus en plus du : maintenant ou jamais. »

« Ce que je trouve handicapant, c'est que tout le monde ne vive pas au même rythme. C'est-à-dire qu'il y a des gens qui ont ces mobiles et qui ont plus de souplesse, et il y a en a qui n'en ont pas et qui parfois vous freinent. Alors, si vous êtes obligé de changer votre programme, vous essayez de joindre la personne avec qui vous avez rendez-vous. Si elle n'est ni chez elle ni à son bureau, et si elle n'a pas de téléphone mobile, vous ne pouvez pas la joindre immédiatement. Finalement, vous, vous avez prévu de changer et vous êtes bloqué. »

⁶ Sur la généalogie de ce mécanisme, voir Alain Corbin, *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1996.

⁷ Le phénomène dont il est ici question ne se réfère pas au thème désormais classique de la "colonisation" de l'espace privé par l'occupation professionnelle, par exemple sous la forme de plus en plus fréquente de "parenthèses" téléphoniques professionnelles au domicile, de dossiers "du soir ou du week-end", ou de l'ordinateur-portable-qui-ne-vous-quitte-plus. Il s'agit, de façon plus diffuse et certainement plus profonde, de la déteinte du mode de fonctionnement professionnel sur le mode de vie privée. Les canons de la rationalité économique néo-libérale (pragmatisme, utilitarisme, compétition, rentabilité, efficacité, désir de gain et de puissance) étant appliqués à ce qui est en passe de devenir la "gestion" des occupations et relations privées.

« Moi, ça m'énerve, c'est emmerdant quand on tombe sur des gens qui... des espèces de dinosaures qui n'ont rien du tout. Je crois que l'avenir c'est : ceux qui ne suivent pas, on les met dans des réserves ! Et puis après, on a le problème du singe et du spectateur : on ne sait pas qui regarde l'autre, qui est le plus enfermé... »

Ce dernier témoignage montre bien l'ambivalence que l'on retrouve chez beaucoup de gros utilisateurs du téléphone portatif. Chacun est pris dans ce phénomène d'accélération du temps, participe lui-même à la contagion de l'urgence, pense que la rentabilisation du temps est incontournable dans un univers concurrentiel. Mais, dans le même temps (si l'on peut dire), chacun doute du bien-fondé de son extension généralisée en se rendant compte que ce qui est urgent sur le moment n'est pas nécessairement important à court terme, l'est rarement à moyen terme et presque jamais à long terme... Mais cette réflexion, qui est énoncée dans une situation de recherche impliquant une prise de distance (l'intervention sociologique) n'empêche pas nos informateurs, comme ils le disent eux-mêmes, de continuer à gérer prioritairement l'urgent...

« Souvent, je pense à quelque chose et j'appelle aussitôt. Là [la personne qui parle est depuis quelques jours privée de son téléphone portatif], ce que je ressens, c'est la fausse urgence et la vraie urgence. Quand je suis en voiture, j'ai tout le temps le réflexe de vouloir appeler. Parce que je pense à quelque chose, je me dis : "Tiens, il faut que j'appelle ma femme, que j'appelle mon bureau, que j'appelle..." Et là, je ne peux pas appeler et à chaque fois je me dis : "Est-ce que c'est urgent à ce point ou est-ce que ça peut attendre ?" J'avais pris l'habitude de réagir à l'impulsion en quelque sorte, sans essayer de voir si c'était quelque chose que je pouvais remettre ou pas. »

« Mais quelles sont donc ces fameuses affaires qu'on loupe, ces fameux coups de téléphone qui nécessitent effectivement qu'on appelle immédiatement, à part les pompiers, les médecins de garde, etc.? Pour la réception des appels, c'est la même chose; je me demande quels sont ces messages qui nécessitent que le téléphone soit décroché au même moment où l'émetteur de ce coup de téléphone le fait. »

« On est pris dans le mouvement. Quand on s'en écarte, on se dit : beaucoup d'agitation pour rien ! C'est assez désespérant... et beaucoup plus rassurant de rester dans le mouvement. »

6- Le syndrome du zappeur

La chasse au temps perdu, le culte du potentiel, la montée de l'urgence, la pression d'une culture de l'immédiat, la multiplication des informations, les agendas qui s'ouvrent sur des alternatives, plongent l'individu « branché » dans une situation d'injonctions répétées à choisir, à réagir, à décider vite et bien. Cette surabondance de sollicitations lui donne souvent le vertige, et la chute n'est pas exclue.

Dans un monde où tout s'accélère et se bouscule, le « branché », placé en état d'urgence permanent court en effet deux risques. Le premier est de réagir à l'impulsion afin d'éviter ce qu'on pourrait appeler « l'effet bouchon » : l'accumulation incontrôlable d'informations. On a vu plus haut que le danger d'une telle réaction, outre le stress lié à l'activité fébrile qui en résulte, est de voir remplacer la réflexion et l'imaginaire par une espèce de réflexe à parer au plus pressé. Le second risque est de se mettre à hésiter dans l'urgence. Tensions, stress et parfois même anxiété ont alors toutes chances d'apparaître. Dans ce cas, l'information devient bruit, la vitesse précipitation, et l'action incertaine. Le « branché » se sent alors non plus interpellé mais harcelé.

J'appelle « syndrome du zappeur » l'ensemble des symptômes du mal latent qui guette ceux qui vivent de façon trop entière une expérience d'ubiquité médiatique au point de s'y faire absorber. C'est tout à la fois l'insatisfaction du mieux potentiel introuvable, l'anxiété du temps perdu et celle du dernier moment, le désir jamais assouvi d'être ici et ailleurs en même temps, la peur de rater quelque chose d'important et de ne

pas pouvoir tout faire, le stress des choix hâtifs et l'insatisfaction qui en découle, la confusion due à une surinformation éphémère, la tension entre une instrumentalisation croissante du rapport aux autres et une recherche de sentiments profonds.

Le syndrome du zappeur, c'est, pour employer une expression d'un des participants à nos groupes, « un tourbillon » dans lequel l'action devient agitation et où l'individu, comme sous l'effet d'une force centrifuge due à une accélération non maîtrisée, est dépossédé du sens de son action. Contraint à réagir sur le mode de l'urgence à une masse d'information grandissante et à des aléas de plus en plus fréquents, il se trouve réduit à s'accrocher où il peut s'il ne veut pas sombrer, à « faire des coups », à développer des tactiques de nature opportuniste. L'acteur est alors moins mû par une logique de type stratégique, visant à adopter les meilleurs moyens par rapport à une fin qu'il s'est fixée, que par une logique de type tactique, visant à s'adapter au mieux à une situation qu'il ne domine plus⁸.

La mise en évidence de ce syndrome du zappeur, figure extrême du « branché », est méthodologiquement importante en ce qu'elle a permis de donner aux groupes de l'intervention sociologique l'image de ce que peut être l'expérience d'ubiquité médiatique lorsqu'on s'y absorbe trop. Aucun des participants ne s'y est totalement reconnu. Plusieurs ont même déclaré en être très éloignés. Pourtant, tous ont admis le connaître d'une certaine façon et surtout, tous le tiennent pour un danger potentiel. Le syndrome du zappeur est ce qu'il faut éviter : voilà le constat unanime des participants à nos groupes. « On a tous un pied dedans, il faut éviter d'y mettre les deux. »

7- Trois types de conduites : le refus, la fuite en avant, la ruse

Si l'on fait fonctionner ce syndrome comme un repère d'analyse, il devient beaucoup plus facile de lire les conduites liées à l'expérience d'ubiquité médiatique et de leur donner un sens. Dit de façon lapidaire : toutes visent une pleine expérience d'ubiquité médiatique sans pour cela courir le risque de tomber dans le « tourbillon » du syndrome du zappeur. Mais ces conduites sont hétérogènes. Elles peuvent être classées en trois : le refus, la fuite en avant, et la ruse.

La conduite de refus paraît aussi transparente que radicale : elle consiste à vouloir éviter le mal en supprimant ce qui semble en être la cause : les outils de télécommunication. Si l'on en croit les statistiques (qui montrent toutes une prédisposition générale à l'équipement en outils de télécommunication), cette conduite ne se donne à voir qu'exceptionnellement dans toute sa rigueur. La plupart du temps, elle ne s'applique qu'à la sphère privée et répond d'une réaction violente à la crainte de voir les relations familiales et amicales perverties par la logique utilitariste et de plus en plus opportuniste mise en oeuvre dans la sphère professionnelle. La solution est alors brutale et expéditive : la déconnexion totale du domicile.

Les participants aux groupes de l'intervention sociologique étant par définition d'importants utilisateurs d'outils de télécommunication, il ne nous a pas été possible d'avoir directement accès à ce type de conduite. Par contre, lors d'une précédente intervention sociologique (sur les usages du visiophone à Biarritz), j'avais fait venir deux de ces « résistants » pour alimenter la réflexion des groupes. L'un refusait catégoriquement d'avoir un visiophone à son domicile, l'autre avait rendu son téléphone privé deux ans auparavant. Les deux avaient développé une argumentation à peu près similaire rendant bien compte de cette attitude de refus : ils ne voulaient pas « tuer leur vie privée ». Ils désiraient « préserver leur famille » (les deux étaient mariés et avaient des enfants) de la « sollicitation extérieure permanente ». Le reste était du même acabit

⁸ Je reprends ici la distinction conceptuelle tactique/stratégie développée par Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien, tome 1*, Paris, UGE, 1980.

défensif : « Je veux avoir la paix ! » « Je ne veux pas être harcelé. Je ne veux pas être embêté chez moi ! » « Je refuse de gérer mon temps privilégié comme mon temps de travail. » « Je veux décompresser vis-à-vis de toutes ces sollicitations nombreuses et variées dans la vie que je qualifierais d'active. » « On n'a plus le temps de se retrouver, on ne sait plus ce que c'est que de se regarder en silence. » « Je suis saturé de devoir être disponible, de devoir compter, économiser du temps. Avec ma femme, mes enfants, je n'ai pas envie d'être disponible. J'ai envie d'être là, simplement là, sans compter. C'est pour ça que je refuse le téléphone. »⁹

La réaction des participants aux groupes avait été véhémente, chacun faisant valoir que ce refus était moins un choix que le refus d'un choix (celui de se déconnecter ou pas) et d'une liberté (celle d'appeler ou pas) : « Ce n'est pas du tout le choix de la liberté. C'est même le contraire. C'est le non-choix. En prenant le téléphone, vous pouvez dire oui ou non. Là, c'est non ou non ! »

On peut se demander si cette conduite de refus ne constitue pas le point extrême d'une logique beaucoup plus vaste visant la préservation par l'individu d'une sorte d'île d'authenticité (espace-temps privé) où il peut laisser libre cours à sa spontanéité, à son affect et même à ses penchants d'irrationalité, au milieu d'un océan hostile (espace-temps public et professionnel) où il doit au contraire développer une activité de type stratégique, utilitaire et souvent opportuniste. Une telle conception insulaire du privé a de quoi effrayer. Sa réalisation signifierait en effet la dissociation réussie entre, d'une part un lieu central de subjectivité où le seul mode de communication serait la communion avec son « être profond », avec sa famille ou ses égaux (la communauté) et, d'autre part, des lieux éclatés d'instrumentalité où le mode de relation aux autres relèverait d'une sorte de cynisme social mêlant politesse et égoïsme.

La fuite en avant est une conduite opposée à celle qui vient d'être exposée. Il n'y a pas refus, mais recherche des dernières nouveautés en matière de télécommunication. Le « branché » nourrit ici l'espoir que les nouveaux outils vont lui permettre de mieux maîtriser l'afflux des informations qu'il n'arrive plus à traiter. Son exaspération communicationnelle se traduit par une exacerbation de son désir technique. À l'affût des dernières découvertes, il pense qu'une meilleure couverture du réseau, une plus grande intelligence de transmission, de nouveaux terminaux multifonctions, lui rendront un peu de temps et lui permettront de se retrouver.

Soumettant (consciemment ou pas) leur vie à une logique de rentabilisation du temps animée par le mythe du bon choix et par le culte du potentiel, ceux qui adoptent cette attitude n'ont souvent pas d'autre choix que cette fuite en avant. Petits artisans, travailleurs indépendants ou alors « cadres-fusibles » dans une hiérarchie, ils n'ont en effet presque jamais les moyens économiques ou organisationnels de se payer un secrétariat qui pourrait les décharger de cet afflux. Quand bien même le pourraient-ils (et c'est là un des aspects les plus pervers de cette conduite), certains d'entre eux ne le feraient pas. Habités à traiter eux-mêmes les appels de façon immédiate, ils ne supporteraient pas la délégation ou le retard de décision qu'impliquerait pour eux un secrétariat...

La ruse, elle, renvoie à toute une série de techniques d'évitement et de filtre visant à sauvegarder le différé là où la tyrannie de l'instant menace, et l'absence là où l'ubiquité médiatique impose d'être présent. La ruse est sans doute l'attitude qui rend le mieux compte de l'expérience d'ubiquité médiatique car elle en accepte la nature hétérogène, contrairement à la fuite en avant ou au refus. Le prochain paragraphe lui est consacré.

⁹ Francis Jauréguiberry, *Un goût d'ubiquité. Usages sociaux du visiophone*, Pau, IRSAM-CNRS-Université de Pau, 1989, p. 65.

8- Retrouver le temps

Le tourbillon du syndrome du zappeur attire. Il attire parce que son mouvement est mu par la force d'un désir qui habite à des degrés divers tout utilisateur du téléphone portatif : un désir d'ubiquité, de gain de temps, de multiplication d'opportunités et donc, en filigrane, de puissance¹⁰. Ce désir alimente une logique d'action utilitariste et rentabiliste qui n'est pas, dans sa forme (la vitesse, le zapping), sans procurer une certaine jouissance. C'est elle qui, la première, se donne à voir lorsqu'on observe et questionne des utilisateurs du téléphone portatif.

Mais cette logique d'action ne saurait résumer à elle seule l'expérience du « branché ». Il existe aussi, on vient de le voir, une volonté de ne pas s'y laisser enfermer. Mener sa vie selon une pure logique rentabiliste reviendrait en effet à se laisser aspirer par le « tourbillon du zappeur », chose que la majorité des membres de nos groupes ont déclaré vouloir éviter. Face aux dangers de ce « tourbillon », à la dispersion et à l'égarément qu'il peut engendrer, à l'aléatoire trop souvent côtoyé, à l'éphémère renouvelé dans une sorte d'éternel présent, une réaction apparaît. Elle renvoie à une logique d'action critique qui vise à ne pas se laisser déposséder de sa propre temporalité, de ses propres rythmes au profit d'une mise en synchronie universelle qui unirait « en temps réel » tous les « branchés » du « grand réseau » dans une sorte de compulsion totalisante¹¹. Elle vise à réintroduire l'épaisseur du temps de la maturation, de la réflexion et de la méditation là où le heurt de l'immédiat et de l'urgence nous oblige à réagir trop souvent sous le mode de l'impulsion. Ce temps est celui du passé, du souvenir, du retour sur soi; le temps aussi de l'attente, du différé, du rêve, de l'anticipation et de l'espoir. Cette distance qui permet à l'individu de se retrouver, de vivre une certaine autonomie par rapport à son rôle de gestionnaire efficace que tout le monde (y compris une part de lui-même) s'accorde à lui voir jouer.

« Le danger, c'est de ne plus maîtriser le rythme de sa vie. Ceux qui souffrent du syndrome du zappeur, ce sont des touristes dans la vie. Nous, nous voulons être des voyageurs. »

« Il faut des temps de déconnexion. Ce sont eux qui permettent la réflexion, de savoir ce qu'on fait. Des moments de dialogue de soi à soi doivent pouvoir être dégagés, et ça implique toujours le silence, un certain détachement. »

« Dire non à la sollicitation générale, c'est se donner les moyens de gérer cette sollicitation. »

9- Les techniques du filtre

Le désir d'une plus grande liberté de communication et d'une efficacité accrue, mais à la fois la volonté de ne pas tomber dans le tourbillon du zappeur, se traduisent par toute une série de techniques d'évitement et de filtre visant à retrouver sa propre respiration temporelle face au temps médiatique synchrone qui menace d'étouffer. Ces techniques relèvent toutes du type de conduite appelée plus haut « ruse ».

La ruse est le produit d'une sorte de « dialogue tendu » entre une logique d'action stratégique et instrumentale mue par un désir de rentabilité d'une part, et une logique d'action critique et distanciée animée par la volonté de rester maître de son temps d'autre part, et de l'acceptation que l'une ne saurait entièrement recouvrir l'autre. Elles vont du choix délibéré de ne se servir du téléphone portatif que comme un émetteur, à

¹⁰ Encore en amont, on peut se demander si cette volonté de maîtriser le temps quotidien n'est pas aussi une façon d'exorciser celui qui, inexorablement, nous conduit à la mon. En ce sens, le désir d'ubiquité est aussi un désir de puissance divine.

¹¹ Question de vocabulaire : en quoi l'instantanéité est-elle plus "réelle" que le diféré ?

d'ingénieux systèmes de tris des appels, en passant par le couple beeper-téléphone portatif.

Le choix de ne pas être appelé est presque toujours total : faire une ou deux exceptions conduit à passer à un autre mode de filtre. Ceux qui l'adoptent affichent une ferme volonté d'être « tout à ce qu'ils font » sans risquer d'être dérangés. Il n'y a pas refus de la technique : les appels sont toujours détournés vers un répondeur, et les émissions d'appels sont fréquentes. Souvent, cette attitude vient après une période euphorique de « branchement permanent » de laquelle on est sorti par un effort sur soi-même.

« Je me suis posé la question de la réception automatique des appels, mais je me suis répondu que j'ai déjà suffisamment de mal, quand je suis à l'agence, quand je suis en train de voir une question avec quelqu'un, et qu'il y a le téléphone qui sonne... J'ai déjà suffisamment de résistance à faire contre une partie de moi-même pour dire à ma secrétaire : "Écoute, tu vas mentir, tu vas dire que je ne suis pas là ou que je suis en réunion", en espérant que mon interlocuteur puisse comprendre que je ne peux pas répondre tout de suite au téléphone et qu'il y a une sorte de politesse en matière de télécommunication... Mais je réagis quand même, j'ai envie de prendre le téléphone... Et pour faire obstacle à cette envie, c'est vrai que, pour l'instant, j'ai toujours choisi de ne pas pouvoir être appelé, ni dans ma voiture, ni sur les chantiers. »

« Je veux être maître des appels qui me sont envoyés. Bref, c'est moi qui appelle, et quand je suis quelque part en rendez-vous, je ne tiens pas à ce qu'on me passe une conversation, j'ai déjà assez de trucs à balader dans mon esprit pour ne pas être en plus ennuyé par des gens qui me téléphonent... »

« Le choix du silence et du différé, pour moi, c'est l'essentiel. Il y a quelque temps, j'ai perdu mon Bi-Bop. Je suis allé en racheter un autre. On m'a fait 20 %. C'était un simple agent commercial (...) il me dit : "Mais vous ne voulez pas prendre l'abonnement pour recevoir des appels ?" "Ah, non, non ! Je ne prends pas d'abonnement !" C'est ça l'histoire du silence. Ne pas avoir le Bi-Bop réponse, c'est un choix très délibéré de maîtriser la situation. »

L'équation qui fait automatiquement correspondre la possession d'un téléphone portatif avec un contact médiatique direct et constant est donc fautive. Ou plus exactement, elle n'est vérifiée que dans les cas (en voie de généralisation) d'employés soumis à une hiérarchie et celui de petits artisans ou professionnels indépendants qui ne peuvent se payer le luxe ni d'avoir un secrétariat, ni de rater l'appel d'un client. Pour tous les autres cas (auxquels nous avons eu affaire), il existe entre les professionnels nomades et leurs interlocuteurs un maillon supplémentaire que plusieurs de nos informateurs nomment « le centre » et considèrent indispensable : leur secrétariat. C'est lui qui gère l'emploi du temps, les relations avec les clients et l'extérieur. Le « centre » concerne avant tout les réceptions d'appels et a pour fonction de les filtrer selon des directives préalablement données. Il permet ainsi de ne pas être constamment sollicité et interrompu dans son travail¹².

¹² Pour ceux qui ne disposent pas d'un "centre", un "secrétariat électronique" pourrait être envisagé (appareil filtrant intelligent). Une amorce de ce genre de machine existe déjà avec les répondeurs sélectionneurs d'appels (l'interlocuteur averti ajoute un code au numéro de son correspondant, ce qui déclenche une sonnerie spéciale ou une annonce spécifique). Mais dans le cas qui nous intéresse, il faudrait que le service "transfert d'appel" de France Télécom puisse, selon la provenance de l'appel, sélectionner soit un répondeur (on peut imaginer qu'il y ait plusieurs messages différents selon les interlocuteurs pressentis) soit le téléphone portable, ce qui n'existe pas encore. Quand bien même cela fonctionnerait, ce service serait encore bien restreint : un filtrage efficace se fait moins en fonction de la provenance de l'appel que de son contenu (par exemple urgence ou pas). Or l'intelligence artificielle qui rendrait possible l'accès au sens de ce contenu toujours singulier et à son évaluation relève encore de la science fiction.

« J'ai pas bossé pendant vingt ans pour me convertir en standardiste. J'ai pas envie d'être sonné continuellement. »

« Je fonctionne avec un Alphapage, un standard téléphonique et mon Bi-Bop. Le principe, c'est que lorsque les gens téléphonent à mon cabinet, ils tombent sur un standard téléphonique quand je n'y suis pas. Le standard sert de filtre et m'appelle sur l'Alphapage, et je peux à tout moment, à n'importe quel endroit rappeler le standard et savoir de quoi il s'agit. Je réponds alors ou je ne réponds pas. J'ai un système à trois échelons dont le premier est un filtre, le second est un moyen d'être appelé absolument partout, et un troisième, c'est moi qui appelle avec le Bi-Bop. Et là, j'ai un fonctionnement qui est satisfaisant, au moins en centre-ville qui est mon lieu de travail. »

« Je préviens mes patients que j'ai un standard, donc ils auront une réponse. On leur dira que je suis joignable ou que je ne suis pas joignable ou qu'on va essayer de me joindre. On ne dit pas que je suis joignable systématiquement. Donc le standard m'appelle sur l'Alphapage, je les rappelle, je leur demande de quoi il s'agit : c'est urgent ? C'est pas urgent ? Et, selon, je rappelle les gens ou je dis au standard de leur dire que je ne suis pas joignable maintenant, ou de les renvoyer sur le médecin de garde. Ça permet quand même de filtrer, tout à fait clairement. Le secrétariat, à condition d'avoir la bonne secrétaire qui va avec, c'est la sécurité de ne pas être emmerdé. »

10- Conclusion

Les opérateurs des réseaux de télécommunications portent tous un idéal technique. Celui d'un réseau universel dans lequel chaque individu serait immédiatement accessible, où qu'il se trouve et à n'importe quel moment. Cet idéal de transparence réticulaire tend actuellement vers son point d'aboutissement avec le projet UPT (Universal Personal Telecommunications) pour lequel chaque individu devrait être associé à un numéro d'appel qui le suivrait partout.

Un des acquis de notre recherche est d'avoir montré que, si cet idéal technique rencontre bien un désir individuel latent (celui de zapper sur la meilleure opportunité, de vivre intensément et d'avoir l'action la plus efficace possible), il ne peut correspondre à un état social vécu. Beaucoup partagent sans doute à des degrés divers cet idéal de transparence réticulaire lorsqu'il s'applique aux autres (pouvoir les joindre sans entrave), mais il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit de soi (être joint). Or, le dédoublement du temps n'est vécu positivement que s'il est volontaire. Dans tous les autres cas, il risque d'être subi comme une contrainte, un contrôle, un harcèlement, une source de stress.

Il y a donc de fortes chances pour que la société informationnelle qui se dessine sous nos yeux connaisse une nouvelle catégorie (s'ajoutant aux autres) de riches et de pauvres. Les premiers occuperont une position les autorisant à pouvoir se déconnecter, les seconds, non. L'inaccessibilité devient inégalitaire. Pour l'instant, seule une minorité de la population vit cette expérience d'ubiquité médiatique. Et cette minorité est précisément composée de ceux (cadres supérieurs et dirigeants) qui possèdent le plus de ressources organisationnelles et de moyens culturels pour ne pas se laisser happer par le tourbillon du zappeur. Mais il n'est pas interdit de penser que, le « branchement universel » s'étendant à une proportion grandissante de la population (en particulier à des catégories professionnelles mises en situation de « harcèlement télécommunicationnel » par leur hiérarchie), le « droit à la déconnexion » devienne un enjeu social.

Le dédoublement du temps (physique/médiatique) permis par les téléphones portatifs agit comme une sorte de révélateur (au sens chimique du terme). Il indique que, derrière l'apparence trompeuse d'un temps unique (celui des heures de la montre, des jours de l'agenda et des mois du calendrier), le temps est l'hétérogène. Il n'y a pas un

temps, mais des temps. Face à l'entrée massive de notre société dans une culture de l'immédiat, de l'impulsion et de l'urgence généralisée, il y a des moments qui « résistent » à l'accélération, des durées qui ne sauraient être brusquées, et des instants qui échappent à la logique rentabiliste. Ces « respirations temporelles » relèvent de l'unique, de l'incomparable, du non quantifiable : elles ne peuvent pas être réduites au temps universel synchrone. Il s'agit d'un temps non superposable, non susceptible d'être dédoublé, d'un temps indispensable à la formation de soi comme sujet, c'est-à-dire comme acteur capable de construire sa vie de façon autonome.

À l'heure où, sans que l'on s'en aperçoive vraiment, l'urgence est devenue un modèle au point où l'homme pressé est censé représenter le mieux l'homme moderne, la préservation de ce temps risque de très vite se muer en enjeu. L'enjeu de réajustements culturels visant l'instauration de nouvelles règles de civilité permettant aux individus de se couper de la pression sociale sans qu'ils soient pour cela contraints d'avoir recours à des pratiques de fuite ou d'enfermement.